

1

LES ÉCHANGES,
HIER ET AUJOURD'HUI

LES ÉCHANGES HIER ET AUJOURD'HUI

En abordant les échanges sous trois angles : les échanges entre continents et sociétés, à l'intérieur de ceux-ci et entre individus, le fil directeur de cette partie consiste à mettre en évidence les interactions, néfastes ou souhaitables, qui existent entre ces différents niveaux d'échanges. Les échanges se nourrissent du trait d'union qu'ils instaurent entre l'extérieur et l'intérieur, des relations internationales à l'intimité du sujet en passant par la dynamique interne aux sociétés.

Les deux premiers articles traitent des rapports entre sociétés.

Bertrand Van Ruymbeke montre en quels sens la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492, constitue « un moment fondateur dans l'histoire de la planète », nous permettant de remonter aux origines de la mondialisation des échanges dans des domaines aussi variés que les maladies, les plantes et les animaux, la culture. La fin de l'isolement du continent américain a suscité des échanges à double sens entre l'Ancien et le Nouveau monde, à la fois destructeurs et créateurs. Le défi consiste, encore aujourd'hui, à trouver un équilibre dans l'échange qui exclut toute forme de déshumanisation de l'autre.

En s'appuyant sur l'exemple du Japon, François Laplantine invite à analyser le phénomène de la mondialisation en acceptant de dépasser l'alternative figée et risquée entre l'uniformisation ou le repli sur soi. F. Laplantine montre comment le Japon, resté longtemps fermé au monde, s'ouvre à partir de la fin du XIX^e siècle à « tout ce qui vient d'Occident » . Plutôt que « de substituer une culture à une autre » ou « de les mélanger dans une fusion indistincte », la société japonaise « est en train d'inventer une forme de culture inédite qui peut être qualifiée d'hybride, de métisse, de mutante, qui n'abolit pas pour autant les traditions ». Cette modalité de l'échange qu'est le métissage génère une

forme d'universel qui, par opposition à toute forme d'ethnocentrisme, suppose une ouverture à l'altérité telle que ce qui relie les hommes ne se décrète pas d'avance mais se construit au fur et à mesure des histoires, de l'histoire.

Les textes de D. Méda et P. Ould-Ahmed signifient que la prédominance de l'économie par rapport au politique réduit le sens des échanges à l'intérieur même de nos sociétés.

Dominique Méda montre en quoi le concept moderne de travail, « théorisé, depuis le XVIII^e siècle, par les économistes et les sociologues, comme le lieu principal de l'échange, la source de la coopération sociale et le cœur de l'échange économique », conduit au monopole de la logique économique, au détriment de toute autre. Le travail apparaissant comme la mesure objective permettant d'établir la contribution et la rétribution de chacun dans la sphère productive, il crée un type d'ordre social qui met de côté la délibération propre au politique. L'auteur signifie que le lien économique ne suffisant pas à fonder l'ordre social, il est souhaitable d'envisager que les échanges concernent d'autres types d'activités dont la finalité est autre que productive, ce qui reviendrait à « fonder une nouvelle politique du travail ».

Pepita Ould-Ahmed analyse la portée d'initiatives provenant de courants dénonçant le « capitalisme néolibéral » et « la société marchande individualiste » en s'appuyant sur le cas concret des « clubs de troc » argentins. Ces derniers consistent « à construire d'autres types d'échanges qui respecteraient pleinement » des valeurs comme la « solidarité », la « self-esteem », le « partage », la « réciprocité » en créant une nouvelle monnaie appelée le *credito* qui « se veut accessible à tous ». Il s'avère que ces espaces marchands sont également porteurs d'inégalités, montrant que la monnaie, loin d'être neutre, « est profondément politique ». D'où la nécessité d'envisager des structures « capables de déterminer les individus à des comportements » solidaires ; les injonctions d'ordre moral ne peuvent suffire.

Les articles de G. Ramunni et D. Cardon portent sur les réseaux d'échanges qui structurent les relations entre scientifiques et individus, à l'ère du développement des technologies de l'information et de la communication.

Girolamo Ramunni montre combien les échanges entre scientifiques constituent une condition de possibilité de la science elle-même, depuis « la révolution scientifique et technique au XVII^e siècle ». « Le modèle des Anciens doit alors être abandonné pour celui du laboratoire » : le progrès « n'est pas l'œuvre d'un savant isolé, mais de l'ensemble des savants » qui doivent communiquer entre eux par le biais des revues éditées par les Académies des sciences ou grâce à la correspondance écrite. « L'expansion de la recherche va mettre en crise ce système » et conduire à la mise en place de réseaux de communication grâce au développement de l'informatique. Cette dernière modifie radicalement la manière de travailler des chercheurs ; « s'est forgée la notion de laboratoire virtuel ou sans murs, de collaboratoire ».

Dominique Cardon traite de l'impact des technologies de l'information et de la communication sur nos relations aux autres. D. Cardon tient compte de l'approche critique de ces technologies : elles font primer le quantitatif sur le qualitatif (faire valoir le nombre de ses « amis » sur des réseaux sociaux comme *Facebook*), par exemple elles formatent l'identité par une mise en scène de soi stéréotypée. En même temps, il montre en quoi l'usage des réseaux sociaux crée de nouvelles formes de sociabilité, caractéristiques de l'individualisme contemporain, selon le principe de la « communication privée-publique ».

Véronique Chabert